NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

83 Nº 2 1961

Deux essais de témoignage évangélique au Brésil

François Hubert LEPARGNEUR (op)

p. 174 - 188

https://www.nrt.be/fr/articles/deux-essais-de-temoignage-evangelique-au-bresil-1803

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Deux essais de témoignage évangélique au Brésil

Le tiers des catholiques du globe se trouvent en Amérique latine : le destin des peuples qu'elle comprend importe donc grandement pour l'avenir de l'Eglise et du monde. Or les motifs d'inquiétude ne manquent pas ; nous sommes loin de les avoir suffisamment diagnostiqués et surtout d'en avoir tiré toutes les conséquences nécessaires ou utiles. Certains facteurs de déchristianisation ne font que commencer à faire sentir leurs effets ; M. l'abbé Houtard en a signalé quatre : l'*urbanisation* (en 1954 chaque paroisse de São Paulo et de Rio de Janeiro comprend en moyenne 23.000 habitants), l'*action communiste* sur les élites intellectuelles (le Parti profite des avantages de l'interdiction légale, au Brésil, sans en assumer les inconvénients puisque les pouvoirs publics ferment les yeux sur les activités communistes, même non secrètes), le *protestantisme* (le Brésil est le pays où il fait aujourd'hui ses plus spectaculaires progrès), l'*évolution économique et sociale* (l'industrie gagnant de plus en plus sur le monde rural) [1]. Nous limiterons notre présente étude au Brésil, dont les données nous sont plus abordables.

En fait, ce pays demeure encore à majorité rurale, à structure économique post-coloniale (gros capitalisme, manque de forces syndicales soudées, dépendance de l'étranger, économie déséquilibrée, monnaie s'affaiblissant...) ; son peuple est encore rebelle à la mystique communiste et la pratique du baptême catholique est encore généralisée. C'est ainsi qu'un volume de présentation du Brésil, publié par les soins du Ministère des relations extérieures, présente le pays comme suit, au chapitre consacré à la religion : « Par sa formation historique, quoique l'Etat soit laïc, c'est la religion catholique, apostolique et romaine qui est franchement prédominante dans le pays. Son organisation s'étend à tout le territoire national. A la religion catholique romaine appartiennent 93,7 % de la population brésilienne, ce qui fait du Brésil le plus grand pays catholique du monde... 3,4 % de protestants... » (*Brasil*, Rio de Janeiro, 1955, p. 77). Comment interpréter de telles présentations ? Sans nous y étendre, nous ne pouvons éviter d'indiquer dans une première partie le sens dans lequel doit s'engager une réponse objective. L'objet de cet article sera cependant ailleurs, dans la recherche d'essais qui nous semblent valables pour exorciser l'avenir des plus gros dangers qui guettent ce continent.

1. F. Houtart, *A la recherche d'une espérance, l'Amérique latine*, dans *Economie et Humanisme*, 109, janvier-fév. 1958.

Des essais de rénovation ne sont pas rares, mais leurs points d'application ne portent pas toujours sur des secteurs vraiment cruciaux, où les méthodes employées relèvent encore trop d'un paternalisme qui sera bientôt jugé insuffisant et inadéquat. Aussi préférons-nous, sans suspecter la valeur de tous les autres essais, nous tourner vers deux efforts dont l'ampleur n'est pas de nature à attirer l'attention à l'échelle des grands ensembles, mais qui nous semblent s'attaquer aux points vraiment névralgiques.

Nous livrons donc ces pages comme une réflexion sur deux expériences en cours qui méritent de provoquer la sympathie et l'admiration : œuvres constructives où l'on n'a pas de mal à découvrir l'action du meilleur ferment chrétien. Car c'est bien de ferment évangélique dont on a le plus besoin afin de réinventer les intruments adaptés à ce temps et à ces lieux, plutôt que de vivre paresseusement sur des formules dont on peut se demander, au moins pour certaines, si elles ne sont pas déjà dépassées. C'est assez dire que nous n'essayons pas de dresser ici un tableau complet des desiderata ou des réalisations, si estimables soient-elles.

I. DES STATISTIQUES TROMPEUSES

C'est à l'un des hommes de lettres distingués du Brésil contemporain, catholique militant, que nous demandons un jugement sur le catholicisme de masse qui, à première vue, semble caractériser son pays et que traduit la citation précédente, commentée ainsi par Gustave Corção :

« Or cette information... est fausse... Il n'est que de regarder à la ronde, de marcher dans les rues, de converser dans les cafés, pour savoir que cette information est exagérément fausse »,

sinon — au regard du nombre des vocations sacerdotales — on serait obligé de conclure : « Le Brésil possède le plus grand nombre des pires catholiques du monde ». L'auteur souligne alors l'ambiguïté des « dénominations religieuses » de cette contrée et le caractère *analogique* de l'appartenance catholique. Se référant plus particulièrement à Mgr Journet, il distingue les « ouvertement catholiques », c'est-à-dire par abréviation les catholiques, des « non ouvertement catholiques » qu'on peut appeler a-catholiques. La statistique ne peut porter que sur l'appartenance visible ; elle devrait prendre en considération les baptisés continuant à pratiquer plus ou moins, étant entendu que les pécheurs ne sont pas généralement chassés de l'Eglise. Il ne faut pas confondre le non-pratiquant avec le pécheur ; le premier est baptisé mais ne possède qu'une foi vague, il ne prend pas au sérieux sa religion, il n'opte ni pour ni contre. Les 93,7 % cités plus haut signifient

que le rite du baptême reste implanté comme tradition sociologique dans les mœurs brésiliennes.

« Et cette généralisation du baptême, dans une population d'incrédulité bigote (*população de incredulidade beata*) comme disait Ruy Barbosa, poursuit G. C., s'origine dans une négligence des propres ministres du sacrement basée sur le faux postulat de la majorité catholique. En règle générale, le prêtre pense que la famille qui présente aux fonts baptismaux son enfant est catholique. Il le pense, parce que tout le monde dit que tous sont catholiques. Et ainsi se multiplie le nombre des enfants baptisés. Plus tard, l'enfant sera inscrit au collège comme catholique, bien que ne fréquentant ni le catéchisme ni la messe. Homme fait, s'il est enclin à la tolérance, il se dira catholique parce que ses parents étaient catholiques. »

L'auteur rapporte la réponse d'un jeune de la famille Macedo Soares qu'on interrogeait sur ses croyances : « Les Macedo Soares sont catholiques. » Le commentaire continue :

« Le Brésil réussit en la matière une chose réellement originale : il a créé une religion naturelle avec le nom d'église *catholique, apostolique, romaine*. Les non-pratiquants qui se disent catholiques dans les statistiques en relèvent. Ils conservent certaines habitudes reçues de leurs parents. Une d'entre elles est de faire baptiser les nouveau-nés avec des fêtes... Le mariage à l'église est une autre habitude traditionnelle (au sens sociologique) de cette majorité catholique. Et tout ceci se traduit par une accumulation chaque fois plus grande de cas difficiles, de problèmes théologiques insolubles, ou pour le moins aussi embrouillés que les problèmes théologiques amenés par la conversion des Indiens qui ne se rappelaient pas avec qui ils étaient mariés... La conclusion à laquelle nous parvenons est que le problème religieux au Brésil est avant tout confus, imprécis, mal ajusté, ambigu, réticent, fluide, et qu'il vaudrait mieux tant pour nous catholiques que pour les non-catholiques, qu'il y eût un peu plus de franchise et de netteté... En vérité, et concrètement, les catholiques fidèles du Brésil sont beaucoup moins nombreux qu'on ne pense. Au lieu de 93,7 %, j'ai l'impression qu'ils sont moins de 10 % » (Gustave Corção, *A religião no Brasil*, dans le *Suplemento literario* du *Diario de Noticias*, Rio de Janeiro, 21 sept. 1958).

Pour replacer le fait catholique dans son contexte vrai, il importe également de mentionner l'importance du spiritisme. Non pas que le spiritisme soit par lui-même sensiblement plus condamnable que le protestantisme ou le marxisme, mais parce qu'on sait généralement l'incompatibilité de ces deux dernières forces avec l'appartenance catholique, tandis que cette incompatibilité est largement méconnue, au moins en fait, quand il s'agit du spiritisme. Il n'est pas rare qu'on se présente comme spirite-chrétien, ou « catholique et spirite ». Cette erreur s'étend donc moins comme un ennemi extérieur, un rival tenu pour tel, qu'elle ne s'infiltre à l'intérieur même du peuple catholique pour en désagréger l'orthodoxie. Il faut réfléchir sur ce qui a permis à certains fidèles de venir à l'église et d'y adhérer à un credo paraissant tout à fait extérieur à leur vie concrète (faute d'une prédication qui présenterait toute la morale chrétienne comme animée par

le mystère pascal) et qui pratiquent le spiritisme au nom de la science : d'un côté la religion par laquelle nous rendons à l'Esprit Tout-Puissant et Très-Haut le culte qui lui est dû, de l'autre la conquête d'un pouvoir magique, revanche de l'homme sur les purs esprits.

Le spiritisme exerce un grand attrait sur l'âme brésilienne; de puissants moyens d'action (presse, postes émetteurs de radio...) rendent son influence redoutable. Le développement du spiritisme plonge ses racines dans l'inculture religieuse, l'insuffisance catéchétique, elle-même fort liée à l'analphabétisme. Parmi de nombreuses autres raisons invoquées par le P. Kloppenburg pour expliquer l'extraordinaire développement du spiritisme au Brésil, nous relevons en effet celle-ci, sous le titre : « Le catholicisme folklorique » :

« L'ignorance religieuse de notre population favorise la diffusion de la superstition. Il manque au peuple une instruction religieuse élémentaire. Certaines pratiques religieuses, en soi bonnes et chrétiennes, se manifestent plus par impulsions folkloriques que pour motifs religieux. Il n'y a pas de conscience chrétienne formée. Notre peuple ne dispose pas de critères suffisants pour pouvoir discerner la vérité de l'erreur, la superstition de la religion, les pratiques païennes du culte chrétien. On veut être chrétien, mais on ignore ce qu'est le christianisme. Pour cette raison on est facilement victime de la propagande de l'erreur qui se présente sous une façade chrétienne » (*Revista Eclesiastica Brasileira*, vol. 19, fasc. 4, déc. 1959, p. 863).

La christianisation d'une contrée, malgré l'indéfectible transcendance de l'Evangile, se trouve de fait solidaire de tout un conditionnement de civilisation. Le missionnaire ou le prêcheur aurait tort de faire systématiquement fi des cadres sociaux et économiques qui enserrent la vie quotidienne du peuple auquel il a affaire. Le danger n'est que trop réel d'une religion coupée de la vie; or le christianisme embrasse toute l'existence ou n'est pas la religion du Christ. Il faut encore aller plus loin : dans la religion elle-même, la séparation des « vérités à croire » et des « devoirs à pratiquer », c'est-à-dire du dogme et de la morale, conduit si l'on n'y prend garde à ruiner l'un et l'autre : d'un côté la foi n'est plus conçue comme un engagement vital qui nous rend participants de la vie divine, de l'autre la loi morale paraît un poids intolérable, impraticable, une fois coupée de la vie théologale qui seule peut rendre léger le fardeau.

Si la Résurrection n'est pas le ferment d'une libération de toutes les aliénations humaines, elle risque fort de ne guère toucher ceux qui ploient sous la misère de leur condition. Si pour être religieux, le réalisme catholique s'abstrait des conditions de vie, il risque de passer à côté d'un monde qui tend à juger de la valeur d'une doctrine à sa force de rénovation des structures injustes. Or à São Paulo, dans le Nord brésilien et en tant d'autres coins de cet immense pays, la détresse des hommes crie la misère et accuse silencieusement l'organisation socio-économique, en attendant l'heure où elle criera ven-

geance et ne verra de salut que dans le recours à la violence. Si l'on veut éviter que le Brésil ne suive un jour l'exemple de la Chine populaire, il est peut-être encore temps de songer sérieusement à ces racines matérielles de la vie humaine. C'est en tout cas dans ce contexte qu'il convient de situer la présentation de l'action naissante de l'*O.A.F.* à São Paulo et de Mgr Cambron au Nord du Brésil.

II. L'ORGANISATION D'AIDE FRATERNELLE[2]

Bien que créée sur l'instigation d'un religieux, bénédictin uruguayen, Dom Ignacio Lezama, avec des volontaires animés par l'esprit des Instituts séculiers (sans en être), l'*O.A.F.* n'est pas un mouvement clérical. Il rassemble les humbles moyens d'action d'une poignée de chrétiens qui réagissent en fidèles de l'Evangile devant la misère s'étalant aux yeux de ceux qui n'en fuient pas systématiquement la vue. C'est la réaction devant la misère qui est chrétienne, plutôt que l'institution créée. Le fait important n'est pas d'afficher des œuvres puissantes munies de l'étiquette catholique, mais que les chrétiens ne trahissent pas l'esprit dont ils se réclament et traduisent en actes cet esprit, en dehors de toute préoccupation de vanité.

L'*O.A.F.* n'a pas encore de doctrine propre; elle commence par le geste qui l'adapte à la misère, sans exclusives à priori, c'est-à-dire telle qu'on la rencontre, de jour, de nuit, par tous les temps, là où elle est et nécessite qu'on aille à elle. Cette misère, elle a nom le chômage, la faim, le froid, le manque de toit, la solitude, la maladie, la grossesse dans l'abandon. Elle entraîne la dégradation physique et morale. Elle est innombrable et renaît sans cesse. Nul n'en connaît tous les repères. Pour l'instant elle n'a rien d'autre à voir avec la gloire qui peut rejaillir de Brasília sinon qu'elle subit plus que d'autres éléments de la population le contre-coup de la montée du coût de la vie par quoi se paie, notamment, la construction de la nouvelle capitale. Force est de se contenter de soulager, ou d'essayer de soulager, cas par cas, ceux qu'on rencontre. Plusieurs fois par semaine une camionnette fait la ronde nocturne de l'*O.A.F.*: non pas un contrôle de police, mais une distribution de nourriture et de couvertures pour ceux qui somnolent comme ils peuvent dans les renfoncements de la voie publique. Chaque ronde nocturne assiste en moyenne 60 personnes. Une parole de réconfort, une présence, un geste inespéré de la part de cette société qui jouit du bonheur de vivre, toutes portes fermées; une miette qui tombe de la table de cette civilisation qui pense à son progrès mais moins à ses retards, à ses arrière-gardes, dont la simple existence est accusatrice.

2. *Organização de Auxilio Fraterno* (*O.A.F.*), Rue Riachuelo, 342, São Paulo, Brésil.

Il y a ceux qui viennent d'eux-mêmes chercher du secours, et ceux à qui on l'offre là où on les trouve. Pour plus d'un jeune de la bourgeoisie, la participation à une telle ronde constitue une révélation. Heureux ceux qui savent voir ce auprès de qui ou de quoi ils vivent et passent chaque jour : voir la situation et s'en émouvoir de façon efficace; voir son semblable et le découvrir enfin tel qu'il est.

Mieux que du pain et des couvertures, mais avec eux, l'*O.A.F.* apporte une présence : attention compatissante, au meilleur sens du terme, d'une classe à une autre; car les classes existent, avant d'entrer comme catégories dans les explications du monde.

Secours humain, secours chrétien aussi, pour ceux qui l'acceptent : outre des visites dans les prisons, on procure la possibilité pour les détenus d'assister à la messe d'un prêtre, toujours difficile à trouver dans un pays où il y en a peu. Mais la qualité du silence que le célébrant perçoit derrière lui le marque davantage que bien des liturgies de paroisses ou de communautés religieuses. Le prêtre entre alors pleinement dans l'évidence que si son geste n'est pas chargé d'un réalisme qui traverse tout le poids de misère du monde, il se fait le complice d'une aliénation supplémentaire, parce qu'il contribue à endormir dans le rêve.

Hébergement, orientation, apprentissage, assistance médicale, placements; le visage de la misère semble monotone, et pourtant nul cas ne ressemble à un autre. Puis, comment, entre deux soins, ne pas s'interroger sur les racines inatteignables de l'universel malaise? sur la disproportion entre l'étendue de surface du christianisme et la carence des services sociaux qui devraient répondre aux ratés de la civilisation ou traduire pour le moins l'éveil de la conscience chrétienne? Le peu d'échos et de soutiens que reçoit à ce jour l'*O.A.F.* est à lui-même cruellement révélateur : malgré les générosités individuelles, une classe, une nation ou une civilisation qui s'estime encore héritière du christianisme peut rester aveugle et silencieusement cruelle. Il y a parfois de la violence là où il n'y a pas d'effusion de sang : l'injustice de structures inconscientes est encore plus difficile à combattre que l'injustice d'individus.

On ne peut plus penser que ces questions n'importent pas à l'avenir religieux d'un pays. La prédication de l'Evangile risque de demeurer vaine, tant au regard d'une génération qui adopte le critère d'efficacité que dans sa propre ligne chrétienne. « Si quelqu'un, jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? » (1 Jean 3, 17). La vérité est qu'on ne voit pas son frère dans la nécessité, parce qu'on ne veut pas le voir; la vue de la misère dérange le bonheur. C'est prévenir le rapprochement qui pourrait apparaître gênant sous sa forme de relation causale, entre telles de ces richesses accumulées et précisément la mise de ceux qui bien souvent ont été les instru-

ments et demeurent les victimes de cette accumulation. On croit alors trop facilement le dogme catholique sans danger, puisqu'il maintient les distances, les apparences d'ordre et le droit de propriété. Mais saint Thomas ne pensait pas qu'il y eût de hiérarchie sociale, d'ordre chrétien ni de propriété sans référence intrinsèque au bien commun dont les bienfaits doivent retomber sur tous. Le missionnaire en tant que tel, le pasteur en tant que tel, ne peut se désintéresser du problème social qui façonne parfois si inhumainement la vie du pauvre peuple. Un jour ou l'autre, comment ne pas le deviner? ce peuple ira chercher sa libération auprès de ceux qui peuvent la lui procurer d'une façon tangible. Il ne faudra pas croire alors qu'ils cherchent d'abord l'athéisme ou une émancipation des lois civiles ou morales; ils chercheront, ils cherchent d'abord une raison de vivre, une espérance qui ne soit pas sans racines ni fruits terrestres, la libération d'un servage qui n'a disparu que théoriquement en 1888.

« Notre époque ne peut pas se dresser en accusatrice des temps coloniaux, écrit Mgr Cambron (cfr notre 3me partie). Nos contemporains agissent comme leurs pères. La situation générale du peuple me semblerait plus précaire et plus pénible qu'aux temps de l'esclavage légal, car n'existe plus ce compromis du maître vis-à-vis du serviteur, qui faisait trouver à ce dernier une compensation à son statut inférieur dans l'amour et la sollicitude d'excellents maîtres. Le droit actuel, en libérant les masses, les a jetées à la merci de maîtres qui exploitent maintenant ces errants et ces affamés sans aucun contrôle de droit. Il y a bien la défense de les mettre à mort positivement, mais non pas négativement, c'est-à-dire en les abandonnant (puisqu'ils sont libres, dira-t-on). »

Les maîtres qui ont trouvé la pire façon d'aliéner subrepticement la liberté donnent à leurs assujettis un salaire notoirement insuffisant pour subvenir aux nécessités premières; puis, d'une façon ou d'une autre, « avancent » en prêts le restant du salaire minimum. On humilie les humbles qui ne pourront jamais rembourser et on se les attache en usant des lois établies. Les peuples jeunes mettront sans doute longtemps à comprendre que la liberté politique ou juridique comprise au plan théorique pèse d'un bien faible poids quand les conditions économiques ne la font pas passer pour chacun au plan des capacités réelles.

Le fait est que malgré son apparition fort récente, l'*O.A.F.* sent ses ressources diminuer alors que ses besoins ne cessent d'augmenter. Là n'est malheureusement pas le seul signe indiquant que le christianisme de la société brésilienne ne progresse guère au même pas que son industrie. Tout au moins dans les Etats du Sud, plus industrialisés, la *J.O.C.* n'a plus aujourd'hui la force dont elle a fait preuve il y a quelques années en ces mêmes lieux.

Les êtres les plus satisfaits d'eux-mêmes sont les plus inconscients : tels sont les apôtres d'un optimisme que Tristan de Atayde qualifiait

récemment et fort justement d'euphorique. Mais ceux qui ont décidé de faire quelque chose ne peuvent pas ignorer leurs limites. Nous n'avons qu'à lire les premières lignes du dernier rapport interne de l'*O.A.F.* :

« Dans l'océan quasi infini de la douleur et de la misère quelques êtres seulement ont atteint les bouées de sauvetage qui leur ont été lancées par l'*O.A.F.* Même pour eux l'aide n'a pas toujours été adéquate ni suffisante. Cette insuffisance est nôtre, si notre vocation est de servir de pont entre les besoins des uns et les possibilités d'aide des autres. Or tant qu'il subsistera d'un côté la faim, l'abandon et le désespoir, de l'autre des consciences à éveiller, une charité à assumer dans son véritable sens, nous n'aurons pas accompli notre mission comme il se doit. »

III. LEÇONS D'UNE EXPERIENCE PASTORALE DANS LE MARANHAO

De nos deux exemples brésiliens d'incarnation du christianisme vrai, le premier a été pris en pleine zone urbaine, le second concernera la zone rurale; le premier concerne la région industrielle, vers le sud, l'autre la région quasi désertique, vers le nord, dans un contexte moins civilisé et plus équatorial. Le premier visait à souligner l'enracinement économique et charitable dont ne peut se dispenser l'apostolat auprès d'un peuple pauvre; le second sera d'ordre plus proprement missionnaire.

Mgr Gérard Cambron [3] est un prêtre canadien que la préoccupation apostolique a poussé du professorat de séminaire en son pays aux postes avancés de Peri Mirim et de Bequimão, dans les solitudes de l'Etat du Maranhão, situé au nord du Brésil. Il y arriva le 15 août 1958 avec un autre prêtre, son unique collaborateur durant un an. Plus étendu que l'Italie, le Maranhão est un pays de la faim, à population très clairsemée (1.600.000 habitants). La sécheresse du désert y alterne avec les inondations des grandes pluies d'été. Là où s'est installé Mgr Cambron, aucun prêtre n'avait jamais résidé : la population était baptisée, sacramentalisée, sinon catéchisée, aux rares passages de prêtres itinérants; il n'y en a pas moins quelques fêtes religieuses traditionnelles, comme on verra. La moitié des 1.000 km² que Mgr Cambron a pris en charge sont inondés durant les mois de pluie;

3. Mgr Gérard Cambron, P.D., qui a dû laisser quelque temps son œuvre brésilienne pour enseigner à l'Université d'Ottawa, a été récemment nommé par la Commission Episcopale Canadienne pour les Amériques Latines, sur demande de Rome, pour fonder à Tegucigalpa, capitale du Honduras, une œuvre de formation sacerdotale. Il doit y partir sous peu, avec deux autres prêtres canadiens.

la forêt couvre le reste. On voyage à pied, à cheval, en pirogue, et si on le peut, en jeep et en avion.

Sur les deux paroisses en question, 30.000 baptisés sont disséminés. Leur curé trouve sage de suivre le conseil de Pie XI aux missionnaires : ne pas fonder des institutions trop nombreuses au centre de résidence, afin de conserver une mobilité suffisante et visiter les hameaux dispersés. Huit communautés en formation sont aussi régulièrement assistées, tandis que les chrétiens plus éloignés sont touchés de loin en loin.

Ces quelques indications suffiront à situer les remarques pastorales que nous allons prélever sur le propre journal du missionnaire [4] ; elles nous aideront à éclairer la condition humaine et religieuse de cette terre en friche.

Première constatation, banale mais capitale, le pasteur ne portera fruit que s'il connaît le contexte de vie de ceux à qui il apporte la Parole de Dieu. Ainsi une pastorale qui s'appuierait sur la famille, sur une conception théorique et idéale de la famille, n'aurait guère de prise là où la famille n'est pas une institution naturellement organisée mais une institution à promouvoir.

« J'ai découvert un individualisme généralisé, fruit de la misère, une désintégration par putréfaction. Combien de filles, sans homme, entourées de fils nombreux. Combien vivent de façon désordonnée, homme d'une autre femme avec la femme d'un autre homme nourrissant des fils qui ne sont pas d'eux. La communauté de base n'existe pratiquement pas. Le mariage catholique est méprisé par le fait qu'il sert fréquemment à résoudre des situations criminelles. Une seule loi existe, en somme, celle de l'intérêt du moment : la nourriture, le désir du plaisir, l'oisiveté. La famille n'apparaît pas, en leurs mœurs, comme un idéal, une aspiration, un souci, un besoin » (27-2-1960).

« Je visite quelques maisons de Centro dos Camaras. J'apprends à mesurer l'individualisme des misérables. A moins de rencontrer tout le monde, famille par famille, jamais je ne pourrai saisir cette population en toute sa réalité. L'un cache l'autre. Il est seul et veut être seul. Il n'a rien à communiquer et il n'attend rien de personne. Chacun arrache sa propre vie. Comme un chien qui garde jalousement son os » (12-3-1960).

Un individualisme farouche n'est donc pas un monopole de riches. Or cet individualisme, chez les pauvres, s'oppose également à leur ascension humaine et à la réception de l'Evangile. A un certain degré de misère, on conçoit d'ailleurs mal celle-ci sans celle-là.

« Je veux l'Eglise enracinée chez mes gens. Il faut donc qu'ils soient aussi humains que possible. Il ne s'agit pas d'une poussière d'individus, mais d'une société. Ne penser qu'à enregistrer des baptêmes et des confessions ne règle rien, ni pour aujourd'hui, ni surtout pour demain. Je ne perds rien (au contraire) à présenter l'Evangile selon toutes ses exigences. Mais dès que je me penche sur cette société, ainsi que je le dois, pour qu'y fleurisse le même Evan-

4. Les citations qui suivent, sans références, sont empruntées à ce journal privé.

gile, comme je dois user de circonspection! J'envisage une situation impossible à soupçonner par la seule vie en monde occidental... » (16-9-1959).

L'individualisme égoïste paralyse ou dénature la vie liturgique là où elle est parvenue.

« La liturgie, expression sociale de la religion, devient très difficile pour ces individualistes. Ils ne connaissent même pas la prière en famille. Chez eux, la prière, quand elle existe, demeure strictement individuelle. Généralement, les petites chapelles, distribuées sur le territoire, n'appartiennent pas à la communauté des habitants mais à un individu. Les fêtes religieuses demeurent également sous la responsabilité d'individus. On ignore que l'eucharistie est le Pain de la Communauté, et on ne connaît pas le silence, cette attitude par laquelle on respecte Dieu et la Communauté » (27-2-1960).

« Illogismes conséquents à leur profonde ignorance et qui les amènent à prier sans aucune préoccupation de Jésus-Christ et de son Eglise. Individualisme, d'où incapacité de penser socialement, gestes et pratiques vidés de leurs sens, d'où déformations superstitieuses avec une encroûtement spirituel, voilà des maux difficiles à guérir » (12-4-1959).

La liturgie elle-même (ce qu'ils en connaissent) se trouve annexée au rang de pouvoirs de l'individu, rites magiques donnant accès à l'invisible pour le profit immédiat et égoïste de l'individu. Mais que peut signifier une liturgie qui ne s'alimente pas à une vie théologale authentique?

« Je retrouve Bequimão dans la même sécheresse spirituelle. Toute la religion de ce peuple consistait, depuis toujours, à louer saint Antoine une fois l'an, en décembre (car, à cette date, voyages ou affluences se font plus aisés), par processions, pétards, tambours et danses. Alors, j'ai bien l'impression qu'il vaut mieux supposer le vide complet de toute religion pour ne pas s'attrister par désenchantement et désillusion » (3-7-1959).

Sur quelles ressources morales peut-on s'appuyer là où la sacramentalisation a cru suffire à l'évangélisation?

« Or, en majorité, mes gens n'ont pas la foi. Du moins, je le pense. Ils sont baptisés. Mais ils n'ont pas entendu la Parole qui donne la foi. La foi naît de la prédication. Ils sont comme des nouveau-nés qui ont l'intelligence, puisqu'ils sont hommes, mais ne savent rien. Mes gens, par le baptême, sont rendus aptes à croire, mais ils n'ont pas encore reçu les éléments qui leur donnent de croire effectivement. D'où je tire deux conclusions : mes gens ont surtout besoin de l'enseignement religieux de la troisième espèce (celle qui s'adresse aux sympathisants qui n'ont pas encore la foi ni une connaissance suffisante de la Révélation), et c'est la Communauté chrétienne qui en est la meilleure propagatrice. Je travaille donc à l'établir et à la multiplier : les individus atteignent à la vie du Christ en s'y incorporant » (27-2-1960).

De nombreux prêtres semblent davantage préoccupés de construire le temple de pierre, « leur église », que de construire le royaume de Dieu dans le cœur des fidèles ou de ceux qui devraient l'être. Or

le Nouveau Temple, la véritable demeure de la Trinité, depuis la venue du Christ, où est-il, où se trouve-t-elle? Heureux le prêtre qui a compris qu'une église de pierre n'était que vanité si elle n'était subordonnée à l'édification de l'Eglise-communauté d'hommes unis au Christ.

« On ne construit pas une maison pour la laisser vide. Or, les marchands organisent des fêtes de saints, pour leur gain sordide, exploitant le peuple déjà misérable par l'eau-de-vie et des plaisirs malsains; ils se couvrent en laissant une certaine somme pour la construction d'une église mesquine. Or, le prêtre n'a que faire d'une église si personne n'y vient. Et n'est-il pas plus logique de constituer une famille auparavant, qui réussira bien à bâtir sa propre maison? » (20-4-1959).

« Un chef de la population dit : « Moi, je voulais bâtir une chapelle. Monsenhor me demande de constituer un peuple d'abord; c'est sûrement plus difficile » (27-9-1959).

Mgr Cambron a recueilli la même réaction de deux prêtres belges travaillant dans une *favela* à Rio de Janeiro et qui lui dirent :

« En arrivant, on nous a donné une église à terminer. Absolument personne ne nous a aidés. Depuis deux ans, nous nous débattons en cette corvée de misère. Pendant ce temps, nous ne connaissons pas les gens ni ne travaillons pour eux. Si tout était à recommencer, nous vivrions au milieu des gens dans une maison particulière, travaillerions à les connaître et ne bâtirions une église que bien plus tard, mais alors, par et avec les gens » (9-4-1959).

On est trop vite satisfait, parfois, de résultats qui dans l'Eglise ne sauraient représenter que la part la plus superficielle. L'alignement du quantitatif en matière de sacrements, surtout pour le baptême et la communion, a produit beaucoup de mal et continue à en faire. Dans l'Eglise la partie *signe*, l'aspect social extérieur, qu'il s'agisse de constructions ou de processions, est essentiellement subordonnée à la vie intérieure, théologale, laquelle échappe au quantitatif. Les remarques de Mgr Cambron n'apprennent sans doute pas grand-chose à l'ecclésiologue; mais son expérience nous semble de première valeur pour confirmer à partir des faits que la pastorale ne peut s'inventer empiriquement au mépris des données certaines de la théologie.

« Là où l'Eglise use de ses rites, existe le danger de les voir coupés de leurs préparations et de leurs fruits. De sorte qu'à la rigueur, le monde souffrira que demeurent églises et cérémonies, mais il travaillera toujours à empêcher qu'on initie intelligemment les fidèles de ces rites pour en tarir la fécondité dans les vies humaines. Cet objectif de mort, le monde le poursuit de deux façons, me semble-t-il, selon l'état de la société. Au sein des populations évoluées, on a tendance à repousser le prêtre chez lui, à sa sacristie et à son église, à laïciser l'ensemble de la vie de sorte que l'assistance aux mystères demeure simple formalisme, légalisme, accomplissement d'un geste dont on perd le sens. Dans nos milieux, les mystères chrétiens sont recherchés comme rites magiques. Les gens craignent de comprendre. Toute connaissance ruinerait leur aveugle espérance. En somme, de part et d'autre, l'homme recherche une situation confortable, toute

négative. Il ne veut pas se compromettre, s'engager. Il refuse l'adhésion intelligente et volontaire à l'essentiel » (9-6-1959).

L'homme est toujours un être social; son comportement religieux, avec l'éducation qu'il exige, ne s'épanouit normalement que dans une communauté : dans le Corps mystique, sans doute, mais incarné et exprimé en d'humbles réalisations où passe la chaleur humaine d'une charité divine. Moins il y a de prêtres, plus est difficile sans doute cette constitution de noyaux chrétiens, mais également, plus elle est indispensable. Au surplus une vraie communauté humaine ne peut se limiter à un aspect fragmentaire de l'existence; elle doit plonger ses racines dans tout le contexte de vie. Avant de distribuer les sacrements, il faut assumer un minimum d'évangélisation; et le premier pas vers l'évangélisation, c'est bien souvent de susciter le minimum de civilisation qui constituera l'homme sujet récepteur de l'Evangile. Tant que l'être humain se trouve totalement aliéné par les besoins primaires et, qui plus est, enfermé dans le triste individualisme de la misère, la proclamation du Mystère pascal de libération risque de ne trouver ni écho ni prise. Nous avons besoin d'un premier analogué naturel pour comprendre le sens des mots. Faire accéder à une région supérieure du réel ne signifie pas l'évasion des réalités basses et quotidiennes du même réel.

« J'ai besoin de la Communauté Chrétienne, car — sans elle — je demeure immobilisé dans le présent et je ne laisserai rien de durable derrière moi. Je me suis engagé à servir Peri Mirim et Bequimão, territoires qui font partie des régions de la faim. De fait, mon peuple souffre de la faim. On peut croire, en conséquence, qu'il souffre de toutes les faims et, ce qui est pire, dans l'inconscience. Au nom de l'Eglise, je me suis engagé à guérir mon peuple de sa faim en lui procurant les biens de civilisation. De soi, il appartient à la Communauté de se donner une civilisation, parce qu'elle possède en son sein les divers ouvriers habilités à produire les divers biens qui entrent en composition pour engendrer le bonheur chez l'homme. La civilisation est le produit d'une Communauté dans laquelle chacun, selon son talent particulier, aide son frère à devenir plus humain. Là où un secours de l'extérieur est nécessaire, la Communauté doit encore exister pour le recevoir et, surtout, l'assimiler. Impossible donc de penser civiliser un peuple sans susciter et faire naître chez lui, d'abord et avant tout, des Communautés véritables et actives. »

« La Communauté Chrétienne existe, ou est déjà en promesse quand des hommes se liguent consciemment, s'engagent à travailler dans l'apostolat, à recevoir un enseignement religieux systématique, à fréquenter les sacrements. Là, la cause de Jésus-Christ est gagnée. Ces hommes ne laisseront pas un enfant sans baptême et ne permettront pas qu'un moribond meurre sans recevoir au préalable la visite du prêtre. Ils seront toujours en campagne pour conquérir ceux qui n'appartiennent pas encore à la Communauté Chrétienne » (27-2-1960).

Tout le monde admet aujourd'hui qu'une certaine misère, empêchant la croissance de l'humain, fait obstacle à la vie morale et à la vie chrétienne. Mgr Cambron a le mérite de souligner qu'alors il ne

suffit pas de combler certains vides par des dons venant de l'extérieur : il s'agit moins de combler que d'éveiller le vivant à lui-même, et une agglomération à sa capacité latente de collaboration. Le médecin n'apporte pas la santé dans sa trousse; il aide le malade à la reconquérir lui-même, en ôtant les obstacles paralysant les forces vitales.

« L'individualisme est la maladie précise dont souffrent les sociétés misérables. Donc, le collectivisme, son contraire, est la cure qui leur convient précisément. Or, de tous les éléments présentés aux sociétés misérables en vue de les guérir (hygiène, école, techniques diverses), la coopération éduque mieux que tout au collectivisme. Donc, mieux que tout, la coopération guérit les sociétés misérables » (27-2-1960).

L'admission de ce principe ne dispense évidemment pas des efforts et de la compétence humaine qui doivent présider à sa mise en œuvre.

« Avant d'établir la coopération au sein d'une population, il faut faire une recherche sur la qualité des habitants, les richesses naturelles, les marchés possibles. Sinon on risque d'orienter les gens à des faillites économiques démoralisantes et ruineuses » (*id.*).

Eveiller un homme ou un peuple à s'aider lui-même, finalement réclame une plus grande abnégation et rencontre plus d'obstacles que le don pur et simple par lequel de nombreuses consciences se soulagent du tourment de la misère.

« Quelle tristesse et quelle révolte me viennent à entendre rapporter cette réflexion qui jaillit si spontanément de la bouche d'un homme politique : « Il ne faut pas donner au peuple les moyens d'arriver à l'indépendance et à l'autonomie, car comment pourrons-nous le contrôler ensuite? » Je sais que la doctrine sociale de l'Eglise et l'Evangile ne peuvent communier en cet esprit.

» Une autre difficulté naît de là, une lutte paradoxale entre la justice et la charité. Ces régimes libéralistes condescendent à se pencher vers le peuple pour panser ses plaies. Leurs tenants le font en style de philanthropie et des gens d'Eglise, par une malheureuse confusion, y croyant voir la charité en œuvre, coopèrent avec le plus grand bonheur à pareil soulagement des misères du peuple. On fait des distributions de lait pour lutter contre le rachitisme avec un succès tellement relatif, et les quelques personnes sauvées par cette bienfaisance n'ont pas de quoi apprendre l'élevage et l'industrie laitière, alors que ces arts, non seulement donneraient du lait en plus grande quantité, mais formeraient une humanité évoluée. Et si la justice exige l'établissement d'une pareille humanité, n'est-ce pas une fausse philanthropie de donner du lait à ceux qu'on ne rend pas producteurs autonomes? » (11-9-1959).

Ce qu'on appelle parfois la formation des élites n'est pas sans poser de son côté de redoutables problèmes. On ne saurait refuser à priori une formation plus poussée à des éléments mieux doués de la population; mais le risque est grand — l'expérience le confirme — de prélever quelques individus pour leur donner une formation qui n'est aucunement en harmonie avec les besoins de leur milieu tel qu'il se trouve de fait. Trop souvent les « évolués » demeurent dans la ville où

ils ont reçu leur formation et sont culturellement perdus pour leur milieu d'origine ; ou bien ils reviennent et souffrent d'un désajustement qui les pousse soit à faire abstraction de leurs aptitudes nouvelles, soit à repartir là où ils trouveront une tâche à la hauteur de leurs capacités sans exiger d'eux des efforts surhumains. De toute façon l'effort entrepris là pour améliorer le milieu aboutit à un résultat non pas nul mais franchement négatif : on a perdu les éléments naturels les plus sains.

« A vouloir les aider, on risque de les perdre si les personnes enrichies par nous, les meilleures du milieu, en somme, à cause de leur évolution même, ne se sentent plus comprises et intégrées en leur société d'origine, fuient vers les capitales, laissant pantois les éducateurs de la société qui, en la décapitant, n'ont fait que rendre plus précaire l'espoir de son élévation. Cette triste éventualité rend circonspect et nous oblige à découvrir les techniques d'enracinement des meilleurs » (9-8-1959).

De cet état de fait nous pensons pouvoir tirer deux leçons. Tout d'abord, ceci nous amènerait à un examen critique des formations « supérieures », surtout universitaires, héritières de traditions importées d'Amérique du Nord mais surtout d'Europe et qui ne correspondent pas aux besoins réels des cadres supérieurs de la population brésilienne d'aujourd'hui. Mais cela nous entraînerait hors de notre sujet. De façon positive, nous pensons que l'effort d'élévation culturelle, indispensable à l'approfondissement du christianisme lui-même, ne doit pas se limiter à des points d'application restreints. Il faut viser à faire monter toute une population donnée, selon les capacités de chacun. Un corps social est un ensemble qui croît organiquement ; lui donner une grosse tête pour un corps qui ne suivrait pas préparerait d'inutiles scissions. L'honneur des élites devrait consister à restreindre et non à augmenter le fossé qui les sépare à tous points de vue des plus démunis de leurs concitoyens.

*
* *

On aurait tort de penser que nous avons prétendu donner un tableau du catholicisme au Brésil. Beaucoup trop d'éléments sont en jeu. Il est vraisemblable que plus l'œuvre qu'il s'agit d'édifier est spirituelle (au meilleur sens du mot, qui ne signifie pas l'abstraction des conditions de vie concrètes) plus difficilement se laissent cerner les facteurs profonds d'optimisme. Du moins les deux expériences auxquelles nous avons fait écho nous ont-elles paru de grand intérêt symptomatique tant pour une connaissance objective de la situation que pour éclairer les choix qui s'imposent aujourd'hui et s'imposeront encore davantage demain.

Dans un article assez remarquable sur *Les moines et la mission*, le P. Henry, O.P., a essayé de dire le rôle des ordres contemplatifs dans l'implantation et la vivification des églises locales [6]. Son bilan concerne l'Afrique et l'Asie, pays où l'Eglise ne jouit pas de l'enracinement dans l'histoire qu'elle pourrait revendiquer en Amérique latine. Nous touchons ici un point important et, à notre connaissance, très peu abordé, du problème de la vie de l'Eglise en Amérique du Sud. Que se serait-il passé si dès le début de l'implantation de l'Eglise sur ce continent austral des communautés contemplatives s'étaient fondées en ces lieux, assez nombreuses et assez vivantes pour témoigner par leur silence actif d'une certaine dimension du christianisme? Il faut avouer que le retard en ce domaine est considérable. En Amérique du Sud les Ordres n'ont pas toujours respecté leur vocation propre; on peut le déplorer, même si cela nous vaut un nombre élevé d'écoles secondaires libres. Ce qui s'oppose au réalisme chrétien engageant toute l'existence des hommes, ce n'est pas la contemplation, c'est l'abstraction, celle qui se contente de mots.

Si quelque chose unifie les deux expériences rapportées, nous le trouvons dans ce hors de quoi la civilisation que l'on présente encore comme chrétienne ne résistera pas à la séduction d'une autre mystique : « Si quelqu'un, jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? Petits enfants, n'aimons ni de mots ni de langue, mais en actes, véritablement » (1 Jean 3, 17-18).

São Paulo (Brésil) François H. LEPARGNEUR, O.P.
Rua Caiubi, 126 - Perdizes.